

INTERVIEW: MAGALI BARIBEAU- MARCHAND



> Magali Baribeau-Marchand est une artiste québécoise vivant et travaillant à Saguenay. Elle a été accueillie en résidence à Strasbourg d'octobre à décembre 2018, dans le cadre du programme d'échanges artistiques Grand Est, France / Saguenay-Lac-Saint-Jean, Québec, un partenariat porté par l'Agence culturelle Grand Est / Frac Alsace et Langage Plus, avec la collaboration du Centre Sagamie et du CEAAC.

Magali Baribeau-Marchand,
Ce qui existe (détail), 2017
Portrait d'une inconnue trouvé à Sarajevo,
avion en papier fait à partir
d'enveloppes récupérées, bois.

Bonjour Magali, peux-tu nous raconter un peu ton parcours, ta formation, les mentors et personnes importantes t'ayant guidée et encouragée à devenir artiste ?

Avant d'entamer un cursus universitaire en arts visuels, j'ai d'abord étudié la littérature. J'ai beaucoup hésité entre ces deux domaines pour entreprendre des études à plus long terme et me suis finalement dirigée vers les arts visuels pour la très grande liberté que cela pouvait m'apporter, tout en gardant cette porosité pour l'écriture, les histoires, la fiction. Dès le départ, il y avait dans ma pratique l'idée de l'espace narratif protéiforme.



Magali Baribeau-Marchand, L'offrande (détail), 2018, travail en cours, résidence de recherche-création à Strasbourg. Impression en chromo-sérigraphie sur médaillons de céramique émaillée.

J'ai par ailleurs toujours été attirée par des œuvres et des artistes dont le processus d'élaboration des projets est mis à l'avant-plan. Je m'intéresse au faire, à la collecte, à la mémoire et à l'objet trouvé possédant une charge sensible. En fait, je travaille à rendre visible ce potentiel sensible, en prenant l'objet comme métaphore des relations sociales. C'est pourquoi les artistes Raphaëlle de Groot, Anu Tuominen et Roman Ondák, qui s'intéressent tous trois aux processus et aux espaces narratifs, m'interpellent particulièrement.

Au tout début de mon cursus, j'ai fait la rencontre des artistes Virginie Chrétien (qui a d'ailleurs déjà participé à l'échange Alma-Alsace) et Véronique Bouchard, qui avaient réalisé à l'UQAC où j'étudiais alors, une résidence-exposition devant public en abordant l'objet trouvé de manière très poétique, ce qui a l'époque m'avait fortement marquée. Et bien sûr, le fait que leur résidence soit une sorte de chantier ouvert, en perpétuelle mouvance, m'avait beaucoup plu. Une autre rencontre marquante lors de ma scolarité a été celle de Martin Müller-Reinhart, graveur, peintre et sculpteur suisse aujourd'hui décédé, lors d'un cours d'été intensif à l'UQAC.

Le fait de travailler au Centre SAGAMIE (Centre de recherche sur l'image contemporaine à Alma au

Québec, qui opère sous la forme de résidences de création d'une semaine, accueillant ainsi une quarantaine d'artistes par année) en tant qu'assistante de création et coordonnatrice d'édition durant plusieurs années m'a aussi permis de rencontrer beaucoup d'artistes et de côtoyer autant de processus de création.

Vis-tu de ton activité artistique? Ou mènes-tu d'autres activités parallèles ?

Depuis 2009, j'ai travaillé au Centre SAGAMIE, d'abord sur des contrats de remplacements longue durée, puis de façon permanente. Ce centre étant très connecté sur les besoins et la réalité des artistes, l'équipe m'a toujours permise de réaliser mes projets personnels, en me libérant du temps et en me soutenant activement. J'ai quitté cet emploi en avril 2018, souhaitant me consacrer pleinement à mes projets et réaliser des expositions et des résidences de création au Québec et à l'étranger.

L'été, je fais aussi des contrats de reboisement forestier au Québec et dans l'Ouest canadien. Ces séjours intensifs en forêt (deux à quatre mois par année) me permettent un retour aux sources, une déconnexion méditative et inspirante de la réalité, en plus de fournir ce côté alimentaire me permettant la mise en œuvre de mes projets!

Peux-tu nous en dire un peu plus au sujet de la scène artistique de ta ville/ton pays? Comment la perçois-tu?

La ville que j'habite est de petite densité et plutôt éloignée des grands centres urbains comme Montréal et Québec. Et pourtant, culturellement et artistiquement parlant, elle est ultra dynamique! Une forte concentration d'artistes la peuple; Saguenay est une ville universitaire et le Baccalauréat interdisciplinaire en arts et la Maîtrise en pratique des arts attirent des étudiants de tout le pays ainsi que des étudiants étrangers. Au Québec en général, il y a beaucoup d'entraide et de camaraderie entre artistes et entre organismes, des initiatives culturelles et des partenariats de toutes sortes.

Peux-tu nous raconter ton pire souvenir artistique: mauvaise rencontre, projet avorté, accident technique, déception, etc. ?

J'ai un souvenir très marquant, mais ce n'est pourtant pas une mauvaise expérience, plutôt une épreuve pénible liée à la température. Lors de ma toute première résidence de recherche et de création au centre d'artistes Caravansérail de Rimouski, j'avais construit une cabane à oiseau géante dans laquelle j'invitais les gens à m'écrire une confidence, de façon anonyme, tout en regardant le

fleuve Saint-Laurent par un hublot. Tous les jours je promenais cette volumineuse cabane sur roulettes, sorte de confessionnal mobile, sur une promenade le long du fleuve à la rencontre des gens. Or en novembre, au bord du fleuve, il fait très froid, il vente sans cesse et il neige. Comme je ne bougeais pas beaucoup, j'avais bien froid! Ce fut une expérience assez physique, mais c'est un souvenir d'endurance assez positif au final!

Et ta meilleure expérience jusqu'à présent ?

Je dois dire que l'expérience que je vis présentement à Strasbourg est pour moi très signifiante. Il s'agit de ma première résidence hors de mon pays, et je développe un projet que je tenais en incubation depuis un bon moment. C'est un temps de création précieux, loin de mes repères. Je vis pleinement ma résidence, j'explore, je teste, je cherche, je me permets des dérives, des ratés, des pistes latentes. J'écris aussi beaucoup. Et je découvre la ville, toutes ses inter-relations, sa poésie et ses bouleversements, à travers la rencontre de l'autre et l'observation.

Durant les dernières années, j'ai beaucoup travaillé sur un projet en duo avec l'artiste multidisciplinaire Sara Létourneau (performance, théâtre, musique, arts visuels).

Ensemble, nous avons développé un important corpus sculptural qui explore la notion de fragilité des matières, du geste et de la mémoire; des installations dans lesquelles une nature vivante et une nature artificielle se côtoient. Ma pratique personnelle et celle en duo avec Sara sont complémentaires, mais cette résidence me permet vraiment de reconnecter avec ma pratique individuelle; de me laisser traverser par de nouvelles influences.

Peux-tu nous raconter tes débuts en tant qu'artiste ? Et en particulier ta première œuvre revendiquée en tant que telle ?

Quel rapport entretiens-tu au-

-jourd'hui avec ces premiers travaux ?

Mes premiers travaux que je considère comme significatifs s'intéressaient à la dérive, la fiction, au potentiel poétique, à la fois étrange et réconfortant des photographies familiales. J'avais entre autres réalisé le projet *100 inconnus*, qui consistait en une série de 100 petits livres reliés à la main. Chacun d'eux présentait la photographie d'un inconnu trouvé dans la collection de photographies de ma famille ainsi que quelques phrases dactylographiées qui lui inventaient une histoire, construite de toutes pièces ou dérivée de mes souvenirs.



Magali Baribeau-Marchand, *Ce qui existe* (vue partielle), 2017. Exposition personnelle au Centre des arts et de la culture, Chicoutimi. Techniques mixtes, impressions numériques, objets divers, éléments sonores. Crédit photo: Nélanne P. Racine

Tu sembles mener un important travail autour de la notion de commémoration, du souvenir... Peux-tu nous parler de ces espaces mémoriels, comment interrogés-tu la mémoire ? Quel rapport as-tu au temps, au corps et à l'existence ?

Je m'intéresse au rapport qu'on entretient avec les lieux de mémoire, aux attitudes et aux rituels qui en découlent et qui sont pour moi très liés au vivant et à notre façon d'être dans le monde. Il y a dans l'objet, à différents niveaux, une charge sensible, un récit, des interrelations sociales. Des objets-offrandes ou des objets symboliques (auxquels nous attribuons volontairement une charge sensible), il y en a partout et dans toutes les cultures. Et ma recherche tente de les observer, les dévoiler, les sauver de la disparition. D'ailleurs je m'intéresse beaucoup aux notions de présence et d'absence, de permanence et d'impermanence, d'apparition et de disparition, que j'attribue au fait d'observer et d'être à l'écoute des signes.

En archéologie, on dit que tous les fragments ont de l'importance, et c'est un peu cette idée qui guide mes explorations et ma tendance à magnifier le détail, à rendre précieuses les trouvailles les plus banales et à faire l'éloge de la flânerie, de la lenteur.

Y a-t-il d'autres sujets, thèmes ou recherches importants qui recourent ta démarche ? Lesquels ? Et pourquoi t'intéressent-ils ?

Ma démarche s'ouvre de plus en plus sur les objets qui agissent en tant que liant social; qui permettent la création d'un lien émotif durable entre l'individu et la nature, l'individu et son passé, l'individu et son environnement (les architectures qu'il côtoie, les rituels qui traversent son existence).

Ces objets sont par exemple des confettis ramassés méticuleusement au hasard des rues dans le but de reconstituer un événement qui fut rassembleur. Ou encore des offrandes (fleurs, lampions, lettres, etc.) laissées dans un endroit public, érigées temporairement et collectivement sans organisation précise dans le but de commémorer la mort ou un événement tragique. Des objets qui prennent la forme de grigris fabriqués, de cailloux disposés en signe d'un passage, de graffitis, etc.

As-tu un rythme de travail particulier ? Peux-tu nous le décrire ?

Mon rythme de travail est plutôt aléatoire. J'aime butiner d'une idée ou d'une tâche à l'autre. Et ponctuer mes journées de phases d'écriture et de sorties dans la ville ou en nature. J'aime être en mouvement, bouger. Pour certains aspects

de mon travail je suis plus efficace le matin, et pour d'autres comme l'écriture ou le dessin, c'est plutôt l'après-midi ou le soir.

Travailles-tu avec des protocoles spécifiques et récurrents au cours de tes recherches et de ta pratique ? T'imposes-tu certaines contraintes de travail ?

Je ne m'impose pas vraiment de contraintes, mais je réalise que j'ai des rituels et habitudes qui reviennent à chaque projet, comme effectuer des collectes d'objets et de données, travailler de manière sérielle sur plusieurs pièces à la fois, prendre des notes de façon très structurée en début de projet pour finalement écrire très librement par la suite, faire tout au long d'un projet un travail manuel méditatif qui sera parfois présenté, parfois non. De plus en plus, j'apprends à accepter mes fuites et obsessions.

À quoi ressemble ton atelier ? Comment serait-il dans l'idéal ?

Vous devinez peut-être qu'il y a dans mon atelier, beaucoup d'objets trouvés, accumulés, mis en relation. Mais j'aime pouvoir les ranger facilement pour retrouver un espace de travail épuré.

Il y a aussi plusieurs plantes, des tables de travail, de grandes fenêtres. Un espace de travail idéal

en est un que je peux modifier à ma guise. J'ai tendance à déplacer souvent les meubles et objets, selon mon humeur et la luminosité.

As-tu des projets d'œuvres, d'expositions ou d'autres rêves personnels en tête actuellement ?

Je développe beaucoup de pistes présentement et l'idéal pour moi serait de les approfondir en contexte de résidence. Je suis alors dans un état d'écoute de moi-même plus aiguisé et je sens que les nouvelles rencontres et découvertes nourrissent beaucoup ma pratique.



Vue d'atelier, appartement international du CEAAC, décembre 2018.

Je me donne le droit de flâner sans me juger, je cherche sans nécessairement trouver, et de trouver aussi sans chercher. Pour cela il faut du temps, pour apprivoiser les nouveaux endroits, mes états d'esprit, et rester en état d'observation.

Es-tu soutenue par une galerie, si non, as-tu déjà repéré un lieu avec lequel tu aimerais collaborer ?

Je suis soutenue par une galerie pour mon travail en duo avec Sara Létourneau, à Saguenay au Québec. J'aimerais également travailler avec une galerie pour mon travail solo.

Peux-tu nous parler de tes collaborations artistiques ?

Justement, il y a cette collaboration très importante avec Sara Létourneau depuis fin 2015. Nous travaillons sur le rapport entre le vivant et la mort, notamment en réalisant des courtépines colorées que nous fabriquons à partir de fleurs artificielles trouvées dans les cimetières, jetées ou envolées au vent, et d'autres objets et dispositifs qui portent à l'émerveillement (mécanismes sonores, plantes vivantes, jouets modifiés).

J'ai aussi fondé en 2013 le fanzine de dessin et de poésie *Lapin Lièvre*, qui en est maintenant à sa septième parution. Pour chaque numéro, j'invite un artiste à collaborer avec

moi pour réaliser un opuscule d'une vingtaine de pages. Nous travaillons ensemble à différentes étapes de production (écriture, dessin, reliure, lancement). Le fanzine est relié à la main et chaque numéro est tiré à environ 150 exemplaires.

Quel est ton premier souvenir mémorable à Strasbourg ?

J'étais déjà venue à Strasbourg en 2005. Il s'agissait de mon premier voyage en Europe. J'avais alors voyagé en France, en Italie, en Suisse et en Autriche. Avant de partir, mon amoureux de l'époque m'avait offert un étui contenant plusieurs jolies pierres de Gaspésie (une magnifique région du Québec bordant le golfe du Saint-Laurent) qu'il avait ramassées une à une pour moi. J'avais décidé d'amener ces pierres polies par l'eau avec moi durant ce voyage, et de les déposer dans des endroits qui me plaisaient énormément. J'ai déposé une de ces pierres à Strasbourg, près d'une maison qui me plaisait beaucoup.

Et c'est peut-être à cause de cette histoire de cailloux en filigrane si, durant mon séjour en Alsace, je me suis intéressée aux offrandes de pierres et si j'ai ramassé et fabriqué autant de cailloux. Les pierres sont silencieuses, mais leurs présences minérales portent la charge sensible qu'on veut bien leur attribuer.

Quelles différences majeures (vie quotidienne, scène artistique, etc.) as-tu remarqué entre Strasbourg et Prague, et comment ont-elles pu te toucher (de manière négative ou positive) ?

Rouler en vélo tous les jours en automne était pour moi un pur bonheur, car chez nous, la neige arrive très vite! Ici, les places sont beaucoup plus communes et intégrées dans la vie courante, et j'ai beaucoup observé leur mouvement quotidien, en particulier celui de la Place Kléber.

J'ai senti beaucoup d'effervescence culturelle et qu'il y a une belle soli-

-darité dans le milieu artistique. Le fait que Strasbourg soit si près de la Suisse et de l'Allemagne s'avère très riche au niveau de la diffusion de l'art et d'événements comme la Régionale.

Que pourrait-on améliorer selon toi dans ce programme d'échange ?

Pour moi, l'idéal serait que l'exposition soit juste après la résidence, pour permettre de travailler dans l'espace d'exposition au courant de la résidence.

Créer dans l'appartement avait ses avantages, mais aussi quelques inconvénients, notamment au niveau



Magali Baribeau-Marchand, *Les confettis (détail)*, travail en cours, résidence de recherche-crédation à Strasbourg,

du déploiement de matériaux de plus grande envergure, de l'accrochage ou pour des questions de tranquillité, lorsque l'appartement accueille parfois plusieurs personnes à la fois.

Peux-tu nous en dire un peu plus sur ton projet de résidence et son état d'avancement actuel?

Durant la résidence, mes recherches ont d'abord gravité autour des objets liés à la commémoration présents de manière spontanée ou pérenne dans l'espace public : les statues, les plaques commémoratives, les objets-offrandes dans les cimetières, les objets-offrandes dans les lieux de passage. Puis, mes recherches se sont ensuite étendues aux phénomènes d'apparition et de disparition dans le tissu urbain, et aux traces des mouvements et manifestations internes de la ville, à travers l'objet symbolique.

À mon arrivée, il y avait au pied de la statue centrale, sur la Place Kléber, une offrande spontanée pour commémorer le décès de Charles Aznavour. On m'a alors informée qu'il y avait assez souvent des offrandes à cet endroit très fréquenté. Je me suis mise à observer ce qui se passait autour de l'offrande, comment les gens réagissaient à sa présence, comment ils s'y attardaient, s'y recueillaient, quelle était la position de leurs corps, leurs inte-

ractions, etc. J'ai photographié ces gens de passage qui s'attardaient à l'offrande; je souhaitais surtout observer leur regard sur cet objet sensible.

Plus tard, j'ai alors décidé de réaliser une trentaine de médaillons ovales, légèrement bombés et en céramique - comme ceux qu'on voit sur les tombes représentant le portrait d'un défunt - en utilisant un procédé de chromo-sérigraphie pour y imprimer les silhouettes des gens regardant l'offrande. Je souhaitais ainsi utiliser les codes de la commémoration (médaillon de céramique) pour créer une foule ayant en commun de s'attarder auprès d'un objet sensible qui les lie l'espace d'un instant. C'est l'observateur observé. J'ai réalisé ces médaillons en travaillant avec la céramiste Coralie Lesage et l'atelier Continuum, qui œuvre notamment en graphisme et en chromo-sérigraphie.

J'ai aussi déployé une autre action sur la Place Kléber, en prenant note des phrases prononcées par les passants. Étant immobile au milieu de ce lieu grouillant, les phrases que j'ai pu capter relèvent d'une poésie du quotidien, à la fois grave et légère, simple et complexe : des phrases qui apparaissent et disparaissent aussitôt.

« *C'est prodigieux.*
À cet âge-là un coup de vent et on

part.
Ça fait plaisir.
C'est du miel.
Je fais semblant.
Je me rappelle à l'époque. »

Pour n'en nommer que quelques-unes... En fait, j'en ai gardé une centaine que j'ai fait gravé sur de petites plaques de laiton de 10 x 2 cm. À l'heure actuelle, je n'ai pas encore déterminé ce que j'en ferai au final, mais je vais probablement les retourner dans l'espace public, en don aux passants, qui décideront d'emporter avec eux cette trouvaille ou de simplement observer le nuage de mots que formeront les phrases dispersées.

En parallèle, j'ai aussi travaillé sur d'autres pièces sculpturales comme

de faux cailloux en terre cuite minutieusement modelés, formé une collection de menus objets trouvés, ou fabriqués et effectué des collectes de confettis un peu partout dans la région, à la recherche d'artefacts de commémoration.

Question bonus: Si tu pouvais avoir un super-pouvoir juste en claquant des doigts, lequel souhaiterais-tu?

Voir les liens invisibles qui lient les gens et les choses!

Quel est le meilleur conseil que l'on ait pu te donner ?

Make, make, make!



Magali Baribeau-Marchand, Phrases Kléber (détail), 2018, travail en cours, résidence de recherche-création à Strasbourg, plaques de laiton gravées.